



Vol. 1.

Montréal, 1er Avril 1872.

No. 4.

POESIE.

SELIMA.

A MA FEMME BIEN-AIMÉE

Je ne l'oublierai pas ce nom sacré de femme,
 Ce nom que j'aime à répéter ;
 Je ne l'oublierai pas, car il est un dictame
 Et je veux toujours le chanter.

Le chanter dans mes vers, au lever de l'aurore,
 Quand, sous les bois, les nids de foin
 Gazouillent leurs amours, et le chanter encore
 Le soir, quand tout est calme au loin !

Si le ruisseau s'agite et déchire à la rive
 L'humble frange de ses flots bleus,
 Il me semble qu'il dit à la grève attentive
 Ce nom dont je suis orgueilleux.

Je l'aime, ce doux nom, comme on aime la lune,
 Quand son disque d'argent perce la mante brune
 De la rêveuse nuit ;
 Comme on aime, l'hiver, sur les pelouses blanches
 L'ombre des noirs sapins, et sur les longues branches
 Le givre qui reluit.

Je l'aime ce doux nom comme on aime le baume
 Qui monte, le matin, du gigantesque dôme
 De nos vieilles forêts ;
 Comme on aime l'odeur du trèfle qui se fane,
 Et les tendres mugnets dont le parfum émane
 Pour nos tièdes guérêts.

Oui, je l'aime ce nom ; je me plais à le dire.
 Il sonne à mon oreille ainsi qu'un chant de lyre
 Dès le réveil du jour.

Toujours il me console : il est mon espérance ;
 Et quand je suis loin d'elle, au jour de la souffrance,
 Il me dit son amour.

Ton nom, o douce enfant, c'est la molle harmonie
 Que l'on entend monter de la vague brunie
 Par les teintes du soir,
 Alors que le pêcheur ferle ses blanches voiles,
 Que les esprits de l'air allument les étoiles
 Aux voûtes du ciel noir.

Il est plus doux ton nom que ces soupirs étranges
 Qui s'élèvent des prés lorsque les petits anges
 Versent à l'humble fleur
 Son suave parfum, et plus doux que l'obole
 Qui tombe dans la main du pauvre et le console
 Au jour de la douleur ;

Plus doux que, dans l'été, le bienfaisant ombrage,
 Plus doux que, dans l'hiver, après le sombre orage,
 Un rayon de soleil,
 Plus doux qu'après le jour la nuit mystérieuse,
 Plus doux qu'après la nuit l'aurore radieuse
 Et le matin vermeil !

L'insecte le murmure
 Aux treffles empourprés
 Et la fontaine pure
 Le redit dans les prés ;
 L'Alouette gentille,
 Qui dès l'aube sautille
 Sur le galet qui brille,
 Le répète aux flots bleus,
 Et l'ajonc du rivage
 Et le saule sauvage
 Se le disent entr'eux !

Comme un baume il s'envole
 Sur les ailes du vent :
 Il est mon auréole ;
 Je le redis souvent.
 La forêt solitaire,
 Ne voulant pas le taire,
 Le chante sans mystère
 Dans ses grandes amours,
 Et le sol que je rouvre
 Et le ciel qui me couvre
 Le modulent toujours.

PAMPHILE LEMAY.